

FÊTE VILLAGEOISE,

DONNÉE au Curé de POLEYMIEUX; à l'occaſion de ſa cinquantieme année de Cure.

LES beaux jours, phyſiquement parlant, ne ſont pas très-rares: l'hiver même a les ſiens. Au moral, c'eſt autre choſe; il en eſt peu qu'on paſſe entiers dans ces plaiſirs purs dont la ſeule image porte au cœur des émotions qui lui ſont cheres. J'ai vu naître & finir un de ces jours-là. Je veux le décrire: qui raconte ſes jouiſſances, en prolonge la durée.

Poleymieux, Paroiſſe du Mont-d'Or en Lyonnois, occupe le ſommet de la

montagne. L'air qu'on y reſpire, eſt ſain. La mort, d'ordinaire, y termine la vieilleſſe, & ne la devance pas.

Poleymieux a pour Seigneur un homme en qui la franchiſe & l'aménité ſont des qualités qu'il tient de la nature, & dont la femme, qui ne s'eſt jamais ſouciée de ſavoir qu'elle eſt jolie, unit la vivacité la plus aimable à la plus piquante ingénuité.

Poleymieux a pour Curé. . . . . . . Contentons nous de dire que ſes Paroiſſiens l'ont nommé leur pere, & laiſſons le louer à ſes enfans.

Cinquante ans, s'étoient écoulés depuis qu'il faiſoit leur bonheur. Ils vouloient célébrer cette époque intéreſſante. La reconnoiſſance & l'amour préparoient une Fête au plus vénérable des Paſteurs.

Elle eut lieu le 2 Décembre. Des boîtes, tirées au point du jour, en donnérent le ſignal. Dès la veille, on avoit dit au Village que les travaux du lendemain

feroient fufpendus. Le bruit confus des voix qu'on entendoit dans l'éloignement ; celui de plufieurs inftrumens champêtres qui préludoient par intervalles, de différents côtés ; les grouppes épars d'hommes, de femmes & d'enfans qui s'avançoient vers l'Eglife ; les rubans des chapeaux, les mouchoirs de couleur autour du cou ; tout annonçoit une journée confacrée au plaifir.

Le bon Curé, qui conferve encore une voix harmonieufe & pleine, dont nos premiers Chantres de Cathédrale fe feroient honneur, chanta la grand'Meffe ; elle fut fuivie du *Te Deum*, pendant lequel les boîtes & la mufique firent grand fracas.

L'Office fini, la foule défila vers la maifon curiale où l'on attendit le Pafteur. Sa préfence excita de tendres acclamations. A voir l'empreffement qu'on mit à l'entourer, vous euffiez cru qu'il venoit

d'échapper à quelque grand péril; ou que c'étoit, après une longue abſence, le premier inſtant de ſon retour. *Bon jour,* dit-il, *mes amis; bon jour mes chers enfans. Eh! bien, vous venez me dire que vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai? Que vous m'aimez beaucoup? Je le ſais depuis long-temps. C'eſt à cauſe de cela que je me porte ſi bien, que je ſuis devenu ſi vieux. Rien ne fait vivre comme d'être aimé.* On fit aſſeoir le Curé. L'entretien, un peu bruyant d'abord, un peu tumultueux, devint enfin plus tranquille & permit de ſe mieux entendre. Il roula ſur les événemens les plus remarquables de ſon regne. On lui cita les principaux traits de bienfaiſance dont on avoit été l'objet ou le témoin. Il briſa là-deſſus. Il ne s'en rappelloit aucun. Il avoit tout oublié, diſoit-il, excepté qu'il avoit toujours été très-heureux par les témoignages d'affection qu'il avoit reçus.

L'heure de ſe rendre au Château, eſt arrivée. On a choiſi la piece la plus vaſte pour y dreſſer une table qui la remplit. Des cartes, où ſont écrits les noms des convives, indiquent la place qu'ils occuperont. A côté de la Maîtreſſe, eſt celle du vertueux Paſteur. En face, & pour raiſon, comme on va le voir, ſe met le Seigneur du lieu.

Créſus de nos Villes, évertuez vous. Vous ſerez plus magnifiques, plus ſomptueux dans vos repas, d'accord; mais, ſi vous y remportez le prix de la recherche & du luxe, c'eſt à notre feſtin qu'eſt dévolu celui du vrai contentement & de la gaieté ſans apprêts. Combien elle en augmente le charme, la femme aimable qui en fait les honneurs avec des graces ſi naturelles! Les ſervices ſe ſont ſuccédés. Des vins généreux ont rougi pluſieurs fois la fougere, ou l'ont ſurmontée de leur pétillante écume. Voilà le moment

qu'on attendoit. Le Héros de la Fête eſt connu. On engage le Seigneur à chanter. Il héſite, les inſtances redoublent. Il chante ces couplets :

Sur l'air : *On ne s'aviſe jamais de tout.*

Vous me preſſez, vous voulez que je chante ?
Mes bons amis, comme vous, je le veux ;
Mais pour celui qui mérite nos vœux,
Non, ma voix n'eſt point aſſez touchante.
Si j'avois les faveurs
Des neufs ſœurs ;
Si l'ivreſſe
Du Permeſſe
Regnoit ſur mes ſens ;
Je tracerois à ſon ame,
En traits de flamme, } *bis.*
Ce que je ſens. }



Quel eſt ici l'objet qui nous raſſemble ?
Quel doux tribut allons-nous acquitter ?
Digne Paſteur ! tu n'en ſaurois douter ;
C'eſt pour toi que nous ſommes enſemble.
Qui de nous, en ce jour,
Où l'amour

Sous ton aile
Nous appelle,
Pourroit s'être tû ?
Nous te devons la couronne
Que le cœur donne
A la vertu. } *bis.*

L'aſtre des cieux, dans ſa courſe rapide,
Cinquante fois, a mûri nos moiſſons,
Depuis le jour, jour que nous béniſſons,
Qu'en ces lieux, tes loix ſont notre guide.
Mais que ſont cinquante ans ?
Un printemps :
Moins encore,
D'une aurore
L'éclair enchanteur,
Quand un ſort heureux nous jette
Sous la houlette
D'un bon Paſteur. } *bis.*

Sourde à nos cris, la vieilleſſe après elle
Traîne les maux ; ils ne t'ont pas atteint :
Ton front paiſible, où la candeur ſe peint,
De tes mœurs eſt l'image fidelle.

Ami de l'indigent,
Indulgent,
Exemplaire,
Tu ſais plaire.
Toujours ton aſpect
Nous inſpire l'alégreſſe,
Et la tendreſſe, } *b.s*
Et le reſpect.



L'hymen, par toi, nous ſoumet à ſes chaînes,
Par toi, nos champs ſont cultivés en paix.
Tu fais loin d'eux exiler les procès;
A ta voix ſe diſſipent les haines.
Touché d'un ſort ſi beau,
Au hameau,
Chacun prie,
Et s'écrie
Dans ſes vœux ardens:
C'eſt un Paſteur, c'eſt un pere;
Sois lui proſpere } *bis.*
Ciel qui m'entends!



Comme un vengeur, armé pour mon ſupplice,
D'autres ont pu me montrer l'éternel.
Toi! tu nous peins ſon amour paternel,
Et tu veux ſur-tout qu'on le chériſſe.

Dans nos chagrins divers,
Nos revers,
Ta parole
Nous console,
Ranime nos cœurs.
Telle est l'onde salutaire
Qui régénere
De jeunes fleurs. } *bis.*



Lorsque, cédant au desir le plus tendre,
Je t'ai chanté sur mon simple pipeau,
O bon Curé! de ton heureux troupeau
C'est le cri que je t'ai fait entendre.
D'une aussi juste ardeur,
Que ton cœur
S'applaudisse
Et jouisse.
Va, crois mon serment,
Ces couplets sont le langage,
Le pur hommage
Du sentiment. } *bis.*



Vous qu'attendrit un éloge fincere,
Dont la présence embellit ce festin,
Applaudissez aux vertus, au destin
D'un Pasteur que son troupeau révere,

Aux transports les plus doux
Livrons nous.
Qu'on s'apprête;
De sa Fête
Le jour nous a lui.
Célébrons sa cinquantaine.
A coupe pleine } *bis.*
Buvons à lui. }



Des couplets touchans, que la modestie de leur auteur ne me permet pas de publier, suivirent ceux qu'on vient de lire.

A peine on est sorti de table, que des violons, des fifres, des flageolets, des cornemuses, des tambours retentissent au loin dans les airs. C'est tout le Village qui s'est rassemblé, & qui marche en grande pompe au Château. Les portes s'ouvrent. La salle est pleine dans l'instant. Le charivari des instrumens a cessé. On observe un profond silence. Le Marguillier l'interrompt par ces rimes qu'il chante à

ſon Paſteur, d'une voix qui fit trembler les vitres.

Sur l'air : *Malgré la bataille qu'on donne demain.*

Je venons morguienne,
Sans être prié,
Vous dire une antienne
De bonne amitié.
Ces Dames & Monſieux
Zont paſſé zavant nous.
Mais vous aimont-ils mieux ?
Je le nions tretous.



Les Garçons, les filles,
Les gens mariés,
Comme une famille
Vous nous gouvarnez.
Et vela cinquante ans
Que d'un ſi bon Curé
Je ſommes les enfans ;
Le temps n'a pas duré.



Quand c'eſt les vendanges,
Quand c'eſt les moiſſons,
Aux Saints, comme aux Anges,
Je nous adreſſons,

Leur disant : gardez bien
Notre brave Pasteur,
Car si j'avons du bien,
C'est à lui tout l'honneur.



Tous, à tour de rôle
Vouliont babiller;
J'ons pris la parole
Comme Marguillier.
Si je n'ons pas bien dit,
Ça ne nous fait pas peur :
Za-t-on besoin d'esprit
Pour laisser voir son cœur ?



L'attendrissement du Curé est à son comble. Au début de la Chanson, il avoit souri. Maintenant, quelques larmes coulent lentement le long de ses joues. Sa langue bégaie des mots qu'on n'entend pas. A ses humides regards, à son attitude incertaine, on voit seulement que son ame est pénétrée d'un sentiment délicieux, & qu'il n'avoit prévu, ni tous les trans-

ports qu'il cauſe, ni tous les hommages qu'on lui rend. O reſpectable Vieillard ! ſois-en flatté, mais n'en ſois pas ſurpris ; ils te ſont dus. Va, ce n'eſt pas un jour qui peut te payer cinquante ans de bonheur.

Non loin du Château, un nouveau ſpectacle nous appelle. Que ſignifie donc cette pyramide en papier dont un cercle de bois forme la baſe ? On la ſoutient en l'air avec des cordes, tandis qu'au deſſous, des fagots de paille s'allument. Il ſera vif le feu de joie... ô prodige ! la pyramide s'enfle, part, s'éleve ; mille cris percent les nues : mais bientôt elle diſparoît ; & le cœur avertit les yeux de revenir à un objet plus digne de les fixer.

On demande au Curé la permiſſion de commencer les danſes. *J'en ſuis bien fâché*, répond-il, *mais il ne m'eſt pas permis de les ouvrir.* Elles durent juſqu'au ſouper, lequel termine une Fête, que je ferois

mille lieues pour revoir ; dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit, & qui m'a confirmé cette vérité : Qu'on ne doit point se lasser de redire aux hommes, qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux qu'avouent le sentiment & la vertu.

J'AI lu un Manuscrit intitulé : *Fête villageoise, donnée au Curé de Poleymieux.* Tout m'en a paru rempli d'intérêt & de sensibilité, & je crois que l'impression de cet Ouvrage sera agréable au Public.

A Lyon, ce 11 Décembre 1783.

BRISSON.

Vu l'approbation. Permis d'imprimer. A Lyon, le 12 Décembre 1783. BASSET.

A LYON, De l'Imprimerie de la Ville. 1783.